

Jacques Cortès
Président du GERFLINT



Les dessous historiques de l’Orientalisme en Inde au XIXème siècle

On ne peut que souscrire au jugement de Vidya Vencatesan et de Philippe Benoît dans leur introduction, *infra*, lorsqu’ils disent que le XIXème siècle en Inde, tant du côté des élites locales qu’européennes, fut une période de rapprochement culturel au sens le plus large possible de ce mot. Aucun domaine de la pensée et de la création, en effet, ne fut oublié, et une véritable fantasmagorie passionnelle se développa dont on peut constater, aujourd’hui encore, les effets rémanents toujours enthousiastes dans l’imaginaire européen.

Au-delà de cet « emballement » tout à fait sympathique, ce qu’il faut dire aussi, c’est que le XIXème siècle en Inde fut surtout celui d’une colonisation britannique triomphante, non seulement sur le plan militaire, mais surtout sur le plan des idées et des principes susceptibles de régir le fonctionnement global d’une société sous domination étrangère, dans laquelle le découpage en classes était considéré comme une nécessité. Sur cet aspect des choses, Raj Kapil¹, Directeur de recherches au CNRS, a dit l’essentiel, et c’est en me fondant sur ses travaux que je vais me risquer ici à quelques considérations sur cette période choisie par la Rédaction de *Synergies Inde*.

Les « Lumières » du grand siècle de Condorcet et de Diderot, oui, sans doute, mais avec elles la « Révolution Française » et son lot de principes universels d’une belle transcendance philosophique, tout cet apport était présent et disponible au début du XIXème siècle. Mais faisait-il vraiment l’affaire de l’intelligentsia anglaise en général, et surtout celle des gestionnaires de l’empire anglais qui avaient reçu l’Inde en partage ? Qu’avait-elle la prétention d’enseigner au Monde, cette Révolution Française tant célébrée un peu partout comme l’avenir de tous « les peuples des cités lointaines » ? Quel était donc le modèle qu’elle souhaitait transmettre et même étendre à la planète entière, et ce modèle était-il compatible avec la mise en exploitation de cette péninsule à taille continentale qu’est l’Inde ?

Le porte-parole d'une vision anglaise fort négative de l'influence française fut l'homme politique et philosophe d'origine irlandaise Edmund Burke (1729 - 1797), encore appelé le « Cicéron anglais », qui, dès 1790, en réponse à une question d'un jeune noble français, portant sur le jugement que lui inspiraient les événements bouleversant alors la France, répondit par deux lettres mémorables publiées cette même année 1790 à Londres, sous le titre : *Reflections on the Revolution in France and on the proceedings in certain societies in London*.

Sans entrer dans trop de détails, disons qu'Edmund Burke soutenait qu'une société fondée - à la française - sur l'égalité des individus, quelles que fussent leurs origines, était contre nature, donc impossible à réaliser. On peut dire que, dans une très large mesure, le mondialisme britannique en général et, en particulier la façon dont les gouverneurs et vice-rois successifs administrèrent l'Inde pendant toute la durée du XIXème siècle et même au-delà, furent largement inspirés par les idées de Burke.

Stigmatiser totalement ces dernières serait foncièrement injuste. Au fond, ce qu'on peut dire de la colonisation anglaise, c'est que la « vigueur » - restons dans l'euphémisme - avec laquelle l'Angleterre géra sa colonie, n'empêcha pas le développement d'une évolution à certains égards positive de la société autochtone tout au long du XIXème siècle. Nous y reviendrons.

Reconnaissons que Burke et les politiques qui s'inspirèrent de lui longtemps après sa mort, eurent quelques raisons de soutenir que « les prétentions égalitaires et libertaires des révolutionnaires français », tant dans les milieux radicaux de Grande Bretagne qu'ils influencèrent, que dans l'organisation administrative de la société indienne, ne pouvaient apporter que désordre, illusion et perpétuelles revendications au pays dont on se proposait de structurer de façon aussi rentable que possible, donc « à l'anglaise », la gouvernance.

Que trouver à redire aux propos qui vont suivre, adressés par Burke au destinataire français de ses lettres ? « *Vous commencez par poser des principes métaphysiques qui ont des conséquences universelles, après quoi vous tentez par le despotisme d'imposer des barrières à la logique* ». Tout cela se vérifia, très rapidement même, puisqu'en moins de 10 ans, la Révolution Française engendra un Empire dont les mérites furent certainement grands, mais qui ne fut objectivement que le résultat transitoire (pour une quinzaine d'années à peine) d'un Pronunciamento réussi par un Général victorieux donc très populaire. Les peuples aiment tant s'identifier aux vainqueurs.

Tout le XIXème siècle français fut, certes, une réussite de création littéraire, artistique et philosophique éblouissante, mais au prix, pendant de longues décennies, d'une instabilité politique permanente. Burke n'eut pas la possibilité de voir ses idées illustrée par l'évolution chaotique de la France puisqu'il disparut en 1797, mais l'écho des exploits militaires du jeune Général Bonaparte en Italie parvint certainement jusqu'à lui. En bref, et pour clore ce tableau peu enthousiasmant de notre Histoire, disons que la France ne fut pas, à l'époque, d'une cohérence politique et philosophique remarquable : une révolution qui se débarrasse du despotisme d'un Roi plutôt débonnaire pour se réfugier

immédiatement dans les bras d'un empereur de la carrure de Napoléon, comment ne pas s'interroger² sur un tel manque de suite dans les idées ?

Mais revenons, après ce détour par le pays dit des « Droits de l'Homme », dans la péninsule indienne au XIX^e siècle. Là encore, je tirerai profit des riches données rassemblées par Kapil Raj dans l'ouvrage déjà cité, mais j'envisagerai ici la présence anglaise en occultant les batailles remportées par les troupes britanniques commandées par Arthur Wellesley (1769-1852), (plus tard Duc de Wellington) pour étendre la domination anglaise sur l'ensemble du territoire ; batailles pourtant mémorables où tout le talent stratégique du futur vainqueur de Napoléon à Waterloo se construit peu à peu sur de multiples théâtres opérationnels. Nous sommes au tout début du XIX^e siècle, et le Gouverneur Général des territoires indiens de l'East India Company, nommé à ce poste en 1797, est précisément Richard Wellesley, (1760 - 1842) le frère aîné d'Arthur. Les pouvoirs civils et militaires se trouvent donc placés entre les mains de la même fratrie, ce qui était d'évidence un avantage stratégique et opérationnel non négligeable.

Ce qui peut nous intéresser ici, dans le cadre de *Synergies Inde*, ce ne sont donc pas les hauts faits d'armes et leurs séquelles souvent détestables, mais les principes à partir desquels l'administration anglaise réussit peu à peu à mettre en place à la fois un corps de fonctionnaires anglais d'une certaine efficacité, mais surtout de plus en plus d'autochtones formés « à l'anglaise », capables d'exercer, au fil des décennies, des responsabilités de plus en plus importantes. Le seul combat qui nous intéressera ici est donc celui des idées qu'il n'était pas question de confondre - nous l'avons vu *supra* - avec les principes révolutionnaires de 89, imprégné qu'il était d'une tradition britannique de formation qui avait déjà fait ses preuves, comme nous allons le voir.

Lorsque Richard Wellesley conçoit son plan de formation pour les fonctionnaires anglais nommés en Inde, il hérite d'une situation inquiétante. On lui envoie, depuis Londres, des jeunes gens fort mal préparés, ayant tout au plus des notions de comptabilité commerciale, certes très fortement motivés par les gros salaires d'expatriés, mais peu enclins à s'engager dans une mission de découverte d'un pays chargé de valeurs traditionnelles et surtout régi par des lois et des coutumes à peu près inconnues sur les bords de la Tamise. Et pourtant ce problème vital de formation avait déjà été repéré et posé une trentaine d'années plus tôt par un prédécesseur de Richard Wellesley. J'emprunte encore les lignes qui suivent à Kapil Raj, op.cit.

« Cependant, en Inde, un précédent existe déjà. En effet, Warren Hastings (1732-1818), le premier gouverneur général des Indes britanniques (1772-1785), avait déjà reconnu l'importance, pour une administration durable, d'une connaissance de tous les biens des territoires nouvellement acquis, les revenus certes, mais aussi les antiquités, l'histoire naturelle, la topographie, les langues et coutumes locales, l'alimentation et les conditions générales de vie : « Toute accumulation du savoir [écrit-il] et notamment celui obtenu dans le cadre des interactions sociales avec les gens sur lesquels nous exerçons une domination fondée sur le droit de conquête est utile à l'État ». Concentrant

ses forces sur les langues, Hastings mit en place un système d'intéressement monétaire au bénéfice de ceux de ses officiers qui acceptaient d'étudier les divers aspects de la société indienne ».

Mais il convient aussi de rappeler, en 1784, la création de la *Société asiatique du Bengale* (*Asiatic Society of Bengal*) qui fut un instrument puissant pour le développement des recherches des orientalistes et donc pour la diffusion en Europe des travaux sur les cultures de l'Inde.

Lorsque Richard Wellesley prend possession de son poste, en 1797, il peut donc déjà s'appuyer sur ces acquis importants, mais il a en tête un projet majeur qui viendra à réalisation le 10 juillet 1800, avec l'ouverture, à Calcutta, de Fort William College. Il s'agit d'un Centre d'études orientales dont la raison initiale fut la formation à la connaissance des langues et cultures locales des fonctionnaires britanniques nommés en Inde, mais qui s'élargit rapidement au domaine de la recherche scientifique en sciences humaines pour devenir une Académie à la renommée de laquelle participèrent les plus hautes sommités anglaises mais aussi indiennes, car la coopération interculturelle était d'évidence nécessaire pour atteindre le niveau d'excellence le plus élevé possible. Ce fut le cas. Dans le vaste domaine des langues Fort William College créa de multiples départements : Hindoustani, persan, sanskrit, bengali, marathi et même arabe et chinois et plaça à leur tête les plus grands spécialistes connus à cette époque comme le révèle la courte liste suivante où l'on découvre quelques uns des noms de ceux qui ont contribué au développement des langues et de la littérature indiennes.

- **William Carey** (1761-1834) travailla avec Fort William College de 1801 à 1831. Durant cette période il publia une grammaire et un dictionnaire de bengali, mais aussi une traduction de la Bible dans de nombreuses autres langues indiennes.
- **Mrityunjay Vidyalkar** (1762-1819) recruté comme premier Pandit (érudit, savant) à Fort William College. Considéré comme un des premiers prosateurs en Bengali. Il publia l'une des premières Histoires de l'Inde.
- **Tarini Charan Mitra** (1772-1837), spécialiste d'anglais, d'ourdou, hindi, arabe, bengali et persan. A traduit beaucoup d'ouvrages en bengali.
- **Lallulal** (ou Lallo Lal), imprima et publia en 1815 un des premiers livres de littérature hindi.
- **Ishwar Chandra Vidyasagar** (1820-91) Chef pandit à Fort William College de 1841 à 1846. Spécialiste de bengali et de sanskrit et écrivain célèbre.
- **Madan Mohan Tarkalankar** (1817-58) Professeur à Fort William College. Spécialiste de sanskrit et de bengali, considéré comme pionnier en matière de publications de manuels.

Comme on le voit, tout en conservant la main sur le dispositif de formation et de recherche mis en place, Wellesley et ses successeurs donnèrent un droit de parole évident à leurs collaborateurs indiens, et, sans se réclamer des idéaux révolutionnaires, contribuèrent à créer un corps de personnalités scientifiques du plus haut niveau. Une élite indienne se développa donc, consciente de sa valeur et il est permis de dire, avec Raj Kapil, que si les Britanniques, au XIXème siècle, ont su éviter les dangers d'une idéologie libertaire inspirée par la France, s'ils ont donc « gagné la première manche en circonscrivant l'universalisme français dans l'Hexagone », en revanche ils n'ont pas échappé à la conclusion un peu

amusée de Raj Kapil écrivant: « ils allaient eux-mêmes être pris à leur propre piège par les élites indiennes quand elles commencèrent, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, à demander d’être prises au sérieux comme partenaires selon des principes synchrétiques annoncés quelques décennies plus tôt ».

Pour conclure un peu prématurément ce survol de l’Inde au XIX^{ème} siècle, observons que l’Histoire, au fond, ne s’encombre jamais vraiment d’idéologies. Chacune de celles qu’on a pu imaginer depuis le commencement du monde, se développe comme un système clos susceptible du pire et du meilleur. Universalisme français, pragmatisme anglais, une conception était-elle vraiment supérieure à l’autre en matière de colonisation ? Un tel problème est un peu frappé d’obsolescence aujourd’hui. Il se trouve simplement, qu’à la même époque, les deux grands empires coloniaux européens sont parvenus au terme de leur existence. L’évolution s’est donc faite, de part et d’autre, de façon très comparable.

Mais le XIX^{ème} siècle anglais, en Inde, mérite peut-être de la considération pour avoir permis la naissance et le développement d’un mouvement culturel qui nous semble très proche de la modernité contemporaine, dans la mesure où il doit moins sa richesse à des arguments rationnels qu’à la rencontre et au partage d’hommes travaillant ensemble et qui, selon la fameuse formule de Saint-Exupéry, ont compris peu à peu qu’il valait mieux regarder « ensemble, dans la même direction ».

Je suis d’autant plus porté à admirer cette philosophie-là qu’elle est exactement celle du GERFLINT. Je remercie donc tous les contributeurs de ce nouveau numéro de *Synergies Inde*, et tout particulièrement Vidya Vencatesan, pour la construction patiemment poursuivie d’un modèle de communication où chacun, en toute liberté et respect, contribue à cette œuvre commune ayant pour finalité une compréhension toujours plus profonde des relations humaines sur notre petite planète. On sait, en effet, combien la mondialisation, ce fléau nécessaire mais insuffisant, s’acharne à ravager notre seule vraie richesse : nos différences, c’est-à-dire tout ce qui donne sens, beauté, poésie et profondeur à la vie.

Notes

¹ Référence électronique

Kapil Raj, « L’orientalisme en Inde au tournant du XIX^e siècle : La réponse du mondialisme britannique à l’universalisme de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 21 septembre 2010. URL : <http://ahrf.revues.org/155>

² Je renvoie ici à la fable 4 du livre III des Fables de La Fontaine : « Les grenouilles qui demandent un roi »